

Québec français



Paysages périphériques

Antoine Boisclair

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69544ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, A. (2013). Paysages périphériques. *Québec français*, (169), 66–67.

Paysages périphériques

PAR ANTOINE BOISCLAIR*

Boulevards industriels, centres commerciaux, viaducs, tours à condo, constructions bétonnées. La conscience esthétique qui nous fait voir les paysages, celle qui organise l'espace en tableau ou le transforme en « état d'âme », juge souvent de manière catégorique le panorama que nous offrent les zones périphériques. Ou bien le regard enlève à ces paysages la possibilité même d'être un paysage (on dira alors que tel pylône ou tel amas de fils électriques crée de la « pollution visuelle ») ou alors, au contraire, le regard sublime ces décors pour en faire des objets de contemplation au même titre qu'une montagne enneigée, une vallée verdoyante ou un bord de mer. Les paysages de banlieue ou les espaces périphériques servent alors à renverser notre échelle de valeur : ce qui est communément considéré sans intérêt devient source de plaisir, œuvre d'art. Ainsi la photographie contemporaine, portée ou non par des valeurs écologiques, nous a-t-elle habitués aux portraits apocalyptiques, avec usines et montagnes de pneus en arrière-plan. Dépotoirs, bidonville, favelas : tous ces sujets hantent les musées d'art moderne, non seulement parce qu'on veut faire passer un « message » politique, mais aussi, peut-être plus fondamentalement, parce que l'art contemporain, au moins depuis Duchamp, modifie constamment notre rapport à la beauté, au point où un tel critère esthétique nous semble souvent inapproprié, voire carrément désuet.

Habitant Montréal et ses environs depuis toujours ou presque, je côtoie quotidiennement ce type de paysage. Chaque jour, mon regard croise des viaducs et des immeubles à logements sans âme. Chaque jour, je ne peux m'empêcher de déplorer le développement sauvage de ma ville, sa croissance ou son étalement en apparence dénué de plan d'urbanisme. Blocs sans architecture, construits vite et à coût économique, maisons de tôle et tours vitrées : ce qu'on veut me faire passer pour de la modernité n'est dans les faits qu'une série de rectangles fonctionnels, sans cachet et souvent prompts à se démoder. Mais c'est ainsi : j'habite un paysage de blocs, de rues et de terrains vacants. J'habite un immense chantier peuplé de grues mécaniques et de pelles excavatrices. Au bord de l'autoroute que j'emprunte parfois, je vois des ouvriers qui construisent ces décors, les inventent ou les réparent selon les investissements, les systèmes de collusion érigés par les firmes de génie-conseil. Paysages corrompus, défigurés par l'appât du gain. Je vois les centres d'achats qui pullulent, les Walmart et les Costco dissimulant les clochers, les séminaires ou les hôpitaux d'autrefois. Je vois tout cela si souvent que je finis par ne plus rien voir.

C'est grâce à l'art, à la photographie, mais aussi et surtout à la littérature, que j'ai appris à habiter ces paysages. Non pas à les glorifier par esprit de contradiction, mais plus simplement à les accepter comme tels, comme des faits incontournables dont on ne peut plus faire abstraction. Si la sensibilité littéraire aux paysages périphériques existe sans doute depuis l'apparition des grandes

villes, il est possible de croire qu'elle a pris son véritable essor à la fin du XIX^e siècle, quand sont apparus chez Nerval et Baudelaire les « faubourgs » et, un peu plus tard, les « campagnes hallucinées » et les « Villes tentaculaires » de Verhaeren. Dans le domaine francophone, la poésie de Verhaeren est la première à affranchir les paysages du cadre idyllique auquel nous avions habitués les romantiques :

*Rectangles de granit et monuments de briques,
Et longs murs noirs durant des lieues,
Immensément, par les banlieues ;
Et sur les toits, dans le brouillard, aiguillonnées
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées. [...]*

On ne soulignera sans doute jamais assez l'importance et l'originalité de Verhaeren, qui a peut-être inspiré Apollinaire, quelque quinze ans plus tard, dans son grand poème qui est « Zone ». « J'aime la grâce de cette rue industrielle », écrit l'auteur d'*Alcools*. Le paysage urbain ou suburbain d'aujourd'hui, celui que l'on pourrait qualifier de « post-exotique », est non seulement composé de paysages industriels ou post-industriels, mais aussi de constructions fonctionnelles sans architecture, de « rectangles » et de « monuments de briques », comme le dit déjà Verhaeren, devenus au Québec des blocs de tôle ou d'aluminium. Ma réalité est celle des pylônes électriques et des McDonald's qui, peu avant Saint-Sauveur, m'accueillent à la Porte du Nord. Ma réalité est celle que Jean-Pierre Issenhuth a décrite, dans ses derniers carnets, au sujet de Laval :

À regarder les boulevards industriels et commerciaux qui ceignent les villes, on peut douter qu'il existe au Québec des régions. À Laval-Ouest, à Lévis, à Rimouski ou à Sept-Îles, les magasins sont les mêmes ; les terre-pleins, disposés de la même manière, sont plantés des mêmes arbres ; l'architecture est équivalente au détail près. Personne, nulle part, ne peut-être dépaycé. On trouve partout les mêmes restaurants, les mêmes hôtels, les mêmes pharmacies, les mêmes concessionnaires automobiles, les mêmes enseignes de toutes sortes. Rien ne semble pouvoir exister qu'en série.

Les questions posées ici sont certainement angoissantes. Peut-on s'intéresser à un paysage sans être dépaycé ? L'émotion esthétique – le « choc » dont parlaient Virginia Woolf et Walter Benjamin – est-il possible quand tout se ressemble ? Comment décrire les non-lieux que nous habitons, comment leur donner une particularité, alors que rien ne les distingue les uns des autres ? Dans ses carnets, Issenhuth évite généralement de s'aventurer dans les espaces industriels et commerciaux qui ont défiguré Laval.

Plutôt, il cherche sur son île – celle des *Rêveries* de Rousseau ? – ce qui subsiste de la nature : des anciennes fermes, des plantes, des canards... Il existe pourtant des moyens de se confronter aux périphéries, de les habiter sans pour autant les magnifier. Un auteur comme Jacques Réda, que Jean-Pierre Issenhuth a d'ailleurs déjà jugé sévèrement, a longtemps eu comme projet de révéler les « charmes » des banlieues. Si la nature subsiste encore dans ses poèmes, c'est pour mieux se mêler aux « artifices » humains :

*J'aurai beaucoup aimé vos charmes équivoques
Villas, petits manoirs, usines et bicoques
Perdus au bout d'un parc qu'on défonce, ou tassés
Dans des jardins étroits qui n'ont jamais assez
De dahlias, de choux et parfois de sculptures
En fil de fer levant par-dessus les clôtures
Des visages de dieux taillés dans l'isorel.
Votre artifice fut pour moi le naturel,
Et vos combinaisons, où l'ordre dégénère,
Une contrée enfin à tout l'imaginaire
Vouée. [...]*

Ce paysage, dont le caractère idyllique ne repose plus que sur des « jardins étroits », n'est pas tout à fait celui des banlieues de Montréal. Trop dense, trop européen et sans doute trop charmant pour évoquer la solitude des périphéries nord-américaines. C'est d'ailleurs lorsque nous revenons d'un voyage en Europe que les paysages périphériques que l'on fréquente au quotidien apparaissent dans toute leur laideur. C'est quand, après avoir éprouvé les vertiges du « syndrome de Stendhal » en France ou en Italie, nous découvrons le « syndrome de Montréal ». Les alentours de l'aéroport Dorval, les interminables travaux routiers, les motels et les entrepôts. Les terrains vagues, les stations-service, les conteneurs... Ce paysage mondialisé n'est sans doute pas spécifique à la région montréalaise, mais il n'en demeure pas moins singulier dans son amalgame de commerces (un bar de danseuses nues, un restaurant *Le Biftèque*) et son intimité affective, ses souvenirs de départ et de retour de voyage. Tel est mon paysage : l'autoroute Côte-de-Liesse, sa tristesse absolue et sa tendresse ; les échangeurs routiers et, plus loin, le Ikea jaune et bleu, son parking monstrueux. Comment dire ce paysage sans le trahir, sans l'embellir ou y trouver une grâce qui n'existe pas ? Comment dire les non-lieux sans nier leur existence ?

L'œuvre de François Bon, dont le cadre géographique ressemble à celui de Réda, pose à sa manière ces questions. S'il y a chez lui une volonté très nette d'évoquer les zones périphériques, c'est moins dans l'intention d'en extraire le « charme » ou la « grâce » que d'en rendre compte, d'en faire un tableau aussi exhaustif que possible. Ainsi dans *Paysage fer* où, depuis le train qui relie Paris à Nancy, l'auteur prend en note tout ce qui se présente

à la conscience. À la différence de Réda, Bon se contente souvent de nommer (ou d'énumérer) les éléments du paysage. Son défi consiste à mémoriser ce qui compose un paysage toujours en mouvement, riches « d'impressions rétiniennes », comme il le dit, et de visions fugaces :

Organiser la mémoire à force de semaines, prenant lentement repères, ajoutant lentement un nom à un autre nom, trois heures d'impressions rétiniennes continues avec villes, paysages et usines, maisons, immeubles, cimetières et casses pour le fer, et canaux et rivières et les longs ralentissements d'entrées de villes, quand on vous laisse enfin le temps de voir mais que la profusion elle aussi augmente et vous déborde [...]

Ce « paysage fer » est perçu à partir d'un train. Aussi faudrait-il prendre en considération, s'il me venait l'envie de mettre à l'écrit les « impressions rétiniennes » que mon inconscient emmagasine quand je traverse Montréal et ses environs, le rythme imposé par l'automobile. C'est nécessairement au volant, c'est-à-dire *en passant*, que nous appréhendons ces paysages, distraits par la conduite et ainsi peu disposés à les voir.

Paysages quelconques et quotidiens. Développements sauvages. Il reste encore à dire, sans romantisme ni complaisance, leur profonde mélancolie. S'il est difficile, comme le soulignait Issenhuth, de trouver un sens au développement urbain plus ou moins anarchique d'une ville comme Laval ; s'il est difficile de prévoir « *ce qui viendra* » après les îlots de logements dont la croissance repose sur « les hasards de la spéculation immobilière » (je cite toujours Issenhuth), il incombe à la littérature la tâche de nous faire habiter les non-lieux. Il reste à la littérature québécoise, en particulier à la poésie, de faire ce que le cinéma a déjà fait : représenter, comme dans *Le Vendeur* ou *Continental, un film sans fusil*, l'extrême banalité des concessionnaires automobiles, des hôtels et des innombrables zones de déshérence que nous habitons autant qu'ils nous habitent. Il reste à dire leur prosaïsme sans appel et pourtant riche d'images et d'affects. *

* Poète et critique, professeur au Collège Jean-de-Brébeuf. Derniers ouvrages : *Le bruissement des possibles* (Le Noroît, 2012) et *L'École du regard. Poésie et peinture chez Saint-Denys Garneau, Roland Giguère et Robert Melançon* (Fides, 2009).

Références

- APPOLINAIRE, Guillaume, *Alcools*, Paris, Poésie/Gallimard, 2001.
BON, François, *Paysage fer*, Paris Verdier, 2000.
ISSENHUTH, Jean-Pierre, *La Géométrie des ombres*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012.
RÉDA, Jacques, *Hors les murs*, Paris, Poésie/Gallimard, 2001.
VERHAEREN, Émile, *Les Campagnes hallucinées, Les Villes tentaculaires*, Paris, Poésie/Gallimard, 1995.